

Vers la construction d'un champ épistémique commun à la sémiotique et à l'anthropologie

José Enrique Finol
Université de Zulia
(Venezuela)

1. Introduction

La recherche dans les divers domaines des sciences a conduit les disciplines impliquées à se retrouver sur le terrain, créant ainsi dans un premier temps des approches multidisciplinaires, puis interdisciplinaires dans un second temps, ces dernières débouchant ensuite sur des rencontres transdisciplinaires. Si les approches multidisciplinaires supposent la réunion des spécialistes de différentes disciplines autour d'un même sujet, chacune avec leurs propres méthodes, l'approche interdisciplinaire cherche à unifier des stratégies méthodologiques. L'approche transdisciplinaire, quant à elle, propose d'aller au-delà des approches précédentes et de constituer une vision et un discours commun qui puisse dépasser les limites disciplinaires (voir Piaget, 1972). Maintes disciplines nouvelles sont ainsi apparues, et ont ainsi permis des rencontres théoriques et méthodologiques susceptibles de mener à de meilleures analyses des phénomènes, aussi bien physiques et biologiques que sociaux et culturels.

Dans le cas des sciences humaines et sociales, cette coopération épistémologique n'a pas été suffisamment développée, et n'a donc guère engendré de succès majeurs. Dans leur effort pour construire et approfondir leur identité et marquer ce qu'elles considéraient comme leur territoire, les sciences sociales ont longtemps évité de collaborer avec les disciplines voisines. Toutefois, les défis lancés à l'époque contemporaine par le développement des sociétés ont contraint les sciences humaines et sociales à se rapprocher les unes des autres. Un exemple de tels défis est le développement d'énormes conurbations, qui impose de résoudre, dans un même mouvement, de formidables problèmes technologiques, démographiques, économiques, culturels, éducatifs et institutionnels, pour n'en mentionner que quelques-uns. C'est ce type d'objets d'étude complexes qui a imposé aux chercheurs d'avoir recours à la conjonction de différentes disciplines, de façon à apporter à ces problèmes des solutions plus globales et moins partielles, par conséquent plus efficaces.

En ce qui concerne la sémiotique, elle est non seulement une théorie de la production des significations mais aussi une façon de pratiquer les sciences :

La sémiotique, comme nous l'entendons, est *une manière de pratiquer les sciences de l'homme*, un ensemble de concepts et de références qui depuis l'aube du XX^e siècle marque les études littéraires, linguistiques, anthropologiques, philosophiques et esthétiques, et qui tend à traiter ces disciplines comme des parties d'un tout offrant, malgré leurs différences, une certaine cohérence à la fois méthodologique et ontologique. (Brandt, 2018, p. 1, c'est nous qui soulignons)

2. Les antécédents

Nous allons examiner brièvement les contributions des anthropologues et des sémioticiens à la création d'un terrain d'entente entre leurs disciplines. Pour ce faire, nous nous référerons aux travaux les plus connus et les plus transcendants des principaux anthropologues et sémioticiens.

2.1. En anthropologie

Claude Lévi-Strauss a de toute évidence été l'un des premiers anthropologues à conjoindre dans une même vision sa discipline et la sémiotique, même si cette conjonction trouve son origine dans son admiration pour la linguistique structurale. Son œuvre étant bien connue, on se contentera ici de souligner que Lévi-Strauss a été bien conscient de la nécessité de mettre en lumière les mécanismes, stratégies et dispositifs grâce auxquels les textes – mythes, systèmes de parenté, systèmes culinaires, etc. – signifiaient ce qu'ils signifiaient. Il a montré comment l'élucidation du champ anthropologique devait aller plus loin que ce qui se faisait jusqu'alors : il fallait tenir compte des méthodes de la linguistique. Ce faisant, il a élaboré une méthode qui a permis une meilleure connaissance du fonctionnement des textes mythiques, des systèmes des parentés et des manières de table. En comparant les mythes avec les systèmes musicaux, il a montré comment un système de signification pouvait servir de modèle pour connaître un autre. Comme le dira Haidar, « c'est dans la linguistique structurale que Lévi-Strauss trouve le fondement pour concevoir l'anthropologie comme une sémiologie, ce qui implique de considérer les systèmes symboliques comme des systèmes sémiotiques » (2003, en ligne).

Clifford Geertz est probablement l'anthropologue qui a le plus insisté sur l'utilité de la sémiotique pour mettre en évidence les mécanismes qui font *le* culturel : « Le concept de culture que j'épouse, et dont les essais ci-dessous tentent de démontrer l'utilité, est essentiellement un concept sémiotique » (1973, p. 5). Nous pensons qu'il est pertinent de le citer *in extenso* :

[...] Le but de l'anthropologie est l'élargissement de l'univers du discours humain. Ce n'est bien sûr pas son seul but – l'instruction, le divertissement, les conseils pratiques, le progrès moral et la découverte de l'ordre naturel dans le comportement humain en sont d'autres ; l'anthropologie n'est pas

non plus la seule discipline qui la suive. Mais c'est un but auquel une conception sémiotique de la culture est particulièrement bien adaptée. En tant que systèmes interdépendants de signes constructibles (ce que, ignorant les usages provinciaux, j'appellerais des symboles), la culture n'est pas un pouvoir, quelque chose auquel des événements sociaux, des comportements, des institutions ou des processus peuvent être attribués causalement ; c'est un contexte, quelque chose dans lequel ils peuvent être intelligiblement – c'est-à-dire, dense – décrite. (*Ibid.*, p. 14)

De même, l'anthropologue américain Milton Singer, en s'appuyant sur la sémiotique de Peirce, a signalé :

Dans une anthropologie sémiotique, il est possible de traiter les relations extralinguistiques dans le cadre d'une théorie sémiotique, car une anthropologie sémiotique est une anthropologie pragmatique. Elle contient une théorie sur la manière dont les systèmes de signes sont liés à leurs significations, ainsi qu'aux objets désignés et avec l'expérience et le comportement des utilisateurs des signes. (1984, p. 50, notre traduction)

Plus récemment, l'anthropologue Kohn (2013) a aussi eu recours à la sémiotique peircienne pour expliquer les procédures par lesquelles les significations sont produites. On y reviendra.

2.2. En sémiotique

Mais ce sont surtout les sémioticiens qui ont abordé les rapports entre sémiotique et anthropologie, ce qui a produit un bon nombre de publications concernant cette rencontre disciplinaire. C'est tout d'abord dans la riche voie analytique ouverte par Lévi-Strauss que Greimas, muni d'un outillage sémiotique très sophistiqué, a entamé l'analyse de quelques mythes (Greimas, 1976). Néanmoins, dans leur fameux *Dictionnaire*, Greimas et Courtés affirment : « L'ethnosémiotique n'est pas, à vrai dire, une sémiotique autonome [...] mais bien plutôt un domaine privilégié de curiosités et d'exercices méthodologiques » (1979, p. 134). Si cette conception pouvait être valide au moment où ces deux auteurs écrivaient, ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Sebeok introduit l'expression « anthro-sémiotique », définie comme « la totalité des systèmes de signalisation spécifiques à l'espèce humaine » (1976, p. 3) ; définition à laquelle il ajoute cette considération :

Les systèmes anthro-sémiotiques sont de deux types : premièrement, la langue, plus ceux pour lesquels la langue fournit une base intégrative indispensable ; et deuxièmement, ceux pour qui la langue est simplement vue – et peut-être à tort – comme un fournisseur d'infrastructure, ou, du moins, un modèle analytique à copier plus ou moins. (1976, p. 65, notre traduction)

Comme on le voit, Sebeok n'était nullement intéressé à définir un champ transdisciplinaire où anthropologie et sémiotique se retrouveraient et partageraient une nouvelle vision épistémologique, où, au-delà de leurs limites, les deux disciplines définiraient un lieu de rencontres autant théoriques que méthodologiques : il voyait plutôt l'anthropo-sémiotique comme la somme des systèmes de signes opérant dans le champ anthropologique.

Pour De Oliveira-Vergier et di Caterino, anthropologie et sémiotique « interagissent [...] jusqu'à apparaître parfois comme les deux faces d'une même médaille » (2017, p. 16), ce qui les mène à se poser cette question :

Au fond, la sémiotique n'est-elle qu'une théorie générale de la signification capable d'annuler toutes les différences expressives des divers textes – qui ne sont que des représentations culturelles – en fournissant, en plus des descriptions ethnographiques et des généralisations ethnologiques, un ensemble d'instruments analytiques ? (*Ibid.*, p. 18)

Nous croyons cependant que les expériences situées, partagées par anthropologues et sémioticiens, devraient mener à la construction d'instances heuristiques et épistémologiques encore plus étroitement intégrées. Encore plus, il nous semble qu'il a été déjà clairement établi que « la sémiotique est susceptible de traverser l'ensemble des champs de la connaissance puisqu'elle traite d'une entité inhérente à toutes les disciplines : la signification, quelle que soit la forme de sa manifestation » (Biglari, 2018, p. 7).

De son côté, Fontanille a essayé de construire un modèle de « types thématiques des schèmes de la pratique et la topologie anthropo-sémiotique » (2020, en ligne). Il a aussi, avec Nicolas Couégnas, dans *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique* (2018), présenté une démarche, théorique et pratique de cette transdiscipline, qui devrait, selon les auteurs, déchiffrer les sources qui norment les formes de vie contemporaines.

Ces auteurs – sémioticiens et anthropologues – montrent bien comment une vision anthropo-sémiotique de la culture – y compris la nature, en tant que fait *aussi* culturel – nous permet de surpasser les limites disciplinaires et de construire un discours capable de montrer des traits plus pertinents de la réalité que l'on étudie.

3. Les convergences

Mais comment doit-on appeler la convergence heuristique et épistémologique entre anthropologie et sémiotique ? Plusieurs dénominations ont été proposées : sémiotique anthropologique, anthropologie sémiotique, ethnosémiotique, anthropo-sémiotique, entre autres. Nous avons déjà mis en avant cette question terminologique (Finol, 2011) : comment appeler une discipline hybride qui réunirait la sémiotique et l'anthropologie ? Nous avons proposé « anthropo-sémiotique », ne serait-ce que pour reconnaître la longue et fructueuse contribution de l'anthropologie aux sciences humaines, mais en

donnant à ce terme une définition très différente de celle que lui donnait Sebeok.

Après avoir travaillé comme sémioticien dans différents domaines traditionnellement considérés comme appartenant aux domaines classiques de l'anthropologie, tels que les mythes, les rites, les systèmes des parentés, et sur d'autres thèmes traités par des disciplines diverses, tels que le corps, l'espace, et le temps, nous nous sommes posé la question de savoir où tracer les limites entre anthropologie et sémiotique. Mais, comme on le sait aujourd'hui, les frontières ne font pas que séparer : elles rapprochent aussi. Donc, s'il y a bien des différences, des dissimilitudes et des disparités entre l'une et l'autre, il y a aussi des ressemblances, des similitudes et des proximités. D'autre part, lorsque l'on réfléchit à ces limites, on se rend compte qu'elles ne sont pas créées par les domaines de la réalité que l'on étudie, mais par les définitions que les disciplines donnent d'elles-mêmes. Donc, ce sont ces limites, arbitraires la plupart du temps, qu'il faut traverser pour construire un champ commun, qui doit partir d'une vision commune.

3.1. Interdisciplinarité

Dans notre réflexion, nous aimerions commencer par établir le caractère nécessairement interdisciplinaire de la sémiotique : sa tâche est certes de découvrir comment opèrent les processus de construction du sens mais elle réclame la connaissance des données, analyses et interprétations que d'autres sciences ont construites. Comme nous l'avons affirmé naguère,

La sémiotique est par nature interdisciplinaire, une condition qui dérive du fait que les processus de signification, de création du sens, traversent et sont traversés par de multiples variables de la réalité. Un corollaire découle de ce qui précède : la sémiotique a besoin des connaissances d'autres disciplines pour atteindre ses objectifs. Ainsi, par exemple, nous ne pourrions pas analyser sémiotiquement un mythe Puruhá si nous ne nous appuyons pas sur les apports de l'anthropologie, de l'ethnobiologie, de la botanique, etc. (Finol, 2012, p. 29)

En principe, on pourrait en dire autant de l'anthropologie, car elle aussi doit tenir compte des connaissances produites par des sciences voisines. Mais dans le cas de la sémiotique, cette condition interdisciplinaire est au centre même de la définition de la discipline, tandis que dans le cas de l'anthropologie ce recours aux données externes n'est pas toujours nécessaire.

Dans sa version européenne, la sémiotique s'était, au début, principalement focalisée sur l'analyse des textes. Mais aujourd'hui, les défis que lui lancent les sociétés industrialisées complexes, dominées par les médias, l'internet et le spectacle du social (Debord, 1967), lui imposent de se pencher sur les discours sociaux. Ainsi, « la sémiotique cherche [...] à s'adapter à ces nouveaux objets fournis par les sociétés modernes en cherchant à se rappro-

cher du terrain pour se refonder elle-même en anthropologie » (Chatenet et Di Caterino, 2020, p. 1).

Si « le domaine de la sémiotique commence là où se termine celui de l'anthropologie (et vice versa) : à la première le *texte*, à la seconde le *contexte* » (Sedda et Padoan, 2018, p. 37), il est nécessaire d'ajouter que les procès de signification animent ces deux domaines. Malheureusement la sémiotique a privilégié le premier sans se rendre compte que le texte, la signification et le sens n'existaient que grâce aux contextes. Comme l'affirme le Groupe μ , « le sens émerge de l'expérience, et ne saurait être étudié qu'à travers les interactions qu'il a avec son contexte » (2015, p. 394). Si, par exemple, nous regardons le carré sémiotique de Greimas et si nous nous demandons ce qui y manque, la réponse est simple : ce sont les contextes, qui ont la responsabilité de féconder les textes, aussi bien dans leur production que dans leur réception.

3.2. Signification, communication et culture

Dans son travail sur les rapports entre sémiotique et anthropologie, l'anthropologue américain Milton Singer soulignait : « La caractéristique la plus significative d'une anthropologie sémiotique est qu'elle inclut, comme ingrédient intrinsèque, une théorie de la signification et de la communication ». (1984, p. 30). Comme on le voit, dans sa vision d'une anthropologie sémiotique¹, Singer proposait une articulation entre une théorie de la signification et une théorie de la communication. À cet égard, Lotman avait déjà noté « l'urgence de considérer un acte communicatif unique – un échange de communication entre destinataire et destinataire – comme l'élément premier et le modèle de tout acte sémiotique donné » ([1984] 2005, p. 206) ; ce que Brandt exprime de la façon suivante : « Ontologiquement parlant, il s'agit d'étudier *le sens et ses manifestations dans la communication*, c'est-à-dire à travers les multiples registres de signes qui existent dans les cultures » (2018, p. 2, nous soulignons).

À notre avis, il faudrait ajouter à cette vision une théorie de la culture, sans laquelle il n'y aurait pas de signification possible. Les rapports entre signification et culture ont été analysés, dans des perspectives différentes, par Lotman et Eco. Ce dernier disait, par exemple, que « la culture n'est rien d'autre qu'un système de significations structurées » (2000, p. 44).

Comme procès de construction des significations, la sémiologie se place au centre du fonctionnement des procès des significations, culturels et communicationnels, mais elle a aussi des répercussions sur l'impact que ces procès ont sur le monde. Ainsi, la sémiotique étudie, selon Peirce, « l'action des signes » (v. 5, paragr. 472), une vision que Deely traduisait dans sa propre définition : « Si nous demandons ce que les études sémiotiques étudient, la réponse est, en un mot, l'action. L'action des signes » (1990, p. 22). Mais il

¹ Pour une révision du concept d'anthropologie sémiotique, voir Mertz (2007).

faut ajouter que, comme le dit bien le Groupe μ , « une action sur le monde prend nécessairement son origine dans un sens alloué à ce monde et à ses acteurs » (2015, p. 395). Pour sa part, Greimas définissait la sémiotique comme l'opération qui « produit des signes » (1979, p. 339). Ainsi, la sémiotique est au centre d'un ensemble articulé où se retrouvent les facteurs essentiels de la vision du monde telle qu'elle est vécue. Pour une visualisation générale de cet ensemble, on peut recourir au concept lotmanien de *sémiosphère*, un concept englobant dans lequel nous avons situé celui de *corposphère* (Finol, 2021), qui se réfère aux nombreux procès de signification relatifs au corps. C'est bien dans le cadre englobant de ces procès sémiotiques complexes que la sémiotique opère et féconde le sens du *monde vécu*.

Mais pour que ces procès de signification, communication et culture fonctionnent d'une façon effective, et que le sens soit engendré, il est nécessaire de prendre en compte les différents types de contextes qui interviennent dans un procès réel de communication. Sans le recours aux contextes – culturels, politiques, économiques, religieux, etc. –, il y aurait *signifié* mais pas de *sens*. Le modèle représenté en figure 1 essaie de rendre compte de la complexité des phénomènes et des variables qui interviennent lors des processus réels de production du sens vécu :

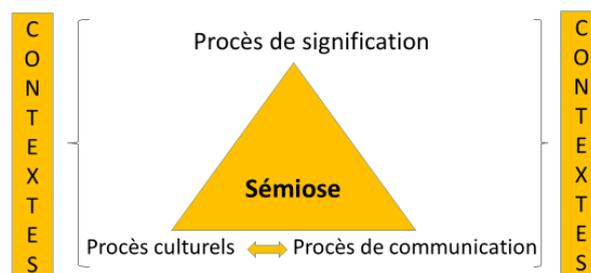


Figure 1. Sémiotique et contexte

C'est dans ce cadre qu'il faudra situer la réflexion épistémologique sur les rencontres transdisciplinaires entre sémiotique et anthropologie. Le modèle nous sera en effet utile pour poursuivre l'analyse des rapports possible entre ces deux disciplines.

Autant ontologiquement que méthodologiquement, sémiotique et anthropologie se trouvent placées sur un terrain où toutes deux cherchent à construire un discours rendant compte du sens des faits culturels (des mythes, rites et systèmes de parentèle jusqu'aux vêtements, objets, gestes et couleurs). Ces faits sont bien des *expériences épistémiques situées* : loin des laboratoires, elles sont pratiquées et vécues sur le terrain², car c'est bien là que les connaissances co-émergent.

² Pour une analyse de la « sémiotique du terrain », voir Mathé (2011).

3.3. Réalité et niveaux anthropo-sémiotiques

En 2011, lors d'une visite académique à l'Université Nationale de Misiones, en Argentine, nous avons proposé un modèle qui à ce moment semblait permettre de visualiser les points de contact entre anthropologie et sémiotique (Finol, 2011). Il s'agissait d'un modèle assez simple que nous voudrions revisiter et actualiser ici :

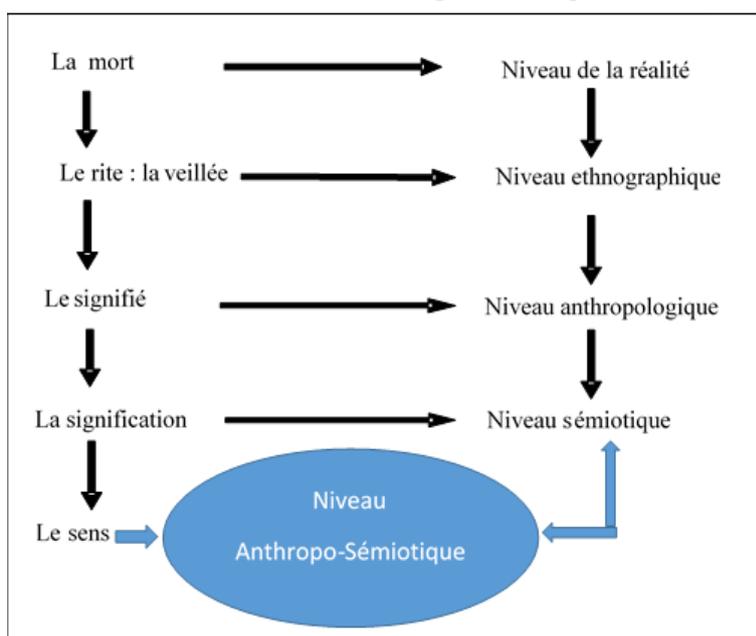


Figure 2. Réalité et niveaux anthropo-sémiotiques

Dans son schématisme, ce modèle voulait faire visualiser de manière didactique des rapports qui, dans la réalité, sont beaucoup plus complexes : les forces qui transforment continuellement le monde vécu rendent ces relations dialectiques, et même parfois contradictoires. Mais ce qu'il entendait surtout montrer, malgré les limitations dont tout modèle souffre, ce sont les niveaux auxquels le chercheur a affaire lorsqu'il s'agit de trouver ce *champ épistémique commun* entre l'anthropologie et la sémiotique. En fait, alors que l'anthropologie lui fournit des phénomènes, passés au crible de ses méthodes éprouvées de collecte de données, et modélisés par ses schémas interprétatifs, la sémiotique apporte autre chose à la connaissance de ces données et de ces interprétations : elle permet de voir *comment*, grâce à la mobilisation de dispositifs signifiants et des contextes, ces données signifient ce que l'anthropologue pense qu'elles signifient. Autrement dit, la sémiotique, telle qu'elle est aujourd'hui généralement comprise, n'est plus simplement une « science

des signes » : c'est une science des procès de significations. Plutôt que de décrire ce qu'un phénomène quelconque signifie, la tâche du sémioticien d'aujourd'hui est de montrer *comment* et *pourquoi* ce phénomène signifie ce qu'il signifie, dans les rapports dialectiques qu'il entretient avec un ou plusieurs types de contextes. Il faut aussi signaler que le transit dialectique entre signifié, entendu comme un donné, et signification, entendue comme le procès par lequel l'on construit le signifié, vont, tous les deux, vers la germination du sens particuliers.

De sorte que si la rencontre sur le terrain entre anthropologie et sémiotique est, dans une première étape, productrice d'une interdisciplinarité – deux théories et deux méthodologies sont appliquées à un objet de recherche commun –, elle aboutit dans une seconde étape à la transdisciplinarité : cette étape, c'est celle des interprétations, où les deux disciplines s'entendent pour développer un terrain épistémologique commun. Pour passer à cette étape, le sémioticien devra déconstruire les articulations des dispositifs sémiotiques producteurs de sens : il devra mettre en évidence les multiples relations entre textes et contextes et leurs rapports dialectiques, rapports d'où le sens jaillit.

Il faut souligner que, tout au long de son histoire, les travaux de l'anthropologie l'ont amenée à élargir son champ de recherche. Car si à ses débuts cette discipline s'est surtout limitée à connaître et à interpréter les manifestations culturelles des groupes humains isolés pratiquant des coutumes, traditions, rituels et mythes très différentes de celles de civilisations occidentales, elle a dans les dernières décennies porté son intérêt sur des objets relevant de ces civilisations occidentales, ce qui lui a permis d'appliquer ses théories et ses méthodes à des domaines auxquels n'auraient pas pensé les pères fondateurs. Ainsi, on a vu naître de nouveaux champs disciplinaires comme l'anthropologie urbaine (dont les pionniers sont les chercheurs de l'École de Chicago, parmi lesquels William I. Thomas et Robert E. Park, ou, en France, Colette Pétonnet et Jean Monod), l'anthropologie de la technologie, l'anthropologie du vêtement, etc.

Mais quelle serait la contribution de la sémiotique au développement de la transdisciplinarité ? Plusieurs efforts ont été consentis dans le champ sémiotique pour essayer d'élucider des objets culturels sur lesquels les anthropologues avaient déjà fait porter leurs méthodes et leurs interprétations. L'exemple le plus célèbre est celui de Greimas, lorsqu'il publie, dans la revue *Communications*, son article « Éléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique » (1966) – même si cet article a été critiqué par Lévi-Strauss (voir Darrault-Harris, 2009). Et à sa suite, d'autres membres de l'École sémiotique de Paris ont continué à travailler à partir de la théorie lévi-straussienne. Ainsi, lorsque la sémiotique s'attache à des objets traditionnellement qualifiés d'« anthropologiques », elle cherche à aller plus loin que les analyses provenant de cette discipline, mais en s'appuyant sur eux. Ainsi, dans son étude du mythe du dénicheur d'oiseaux, Greimas tient bien compte de

l'analyse faite par Lévi-Strauss, mais il va au-delà de la dimension fondamentalement syntaxique à laquelle ce dernier s'était attaché.

C'est, finalement, ce type de travail qui rendra possible l'élaboration d'un *champ épistémique commun* pour aborder des objets communs, champ auquel il faudra intégrer une théorie et une méthodologie rendant compte des procès de production de sens. C'est à cette élaboration que j'ai essayé de contribuer, avec une expérience heuristique anthropo-sémiotique menée en équipe avec le sémioticien David Enrique Finol. Il s'agissait d'un projet de recherche sur les constructions appelées au Venezuela *capillitas* (2009). Ces *capillitas* sont des cénotaphes en forme de petites chapelles, érigés le long des autoroutes et marquant, à l'initiative de la famille, le lieu exact où quelqu'un est mort dans un accident de voiture. L'important était pour nous de construire un discours permettant de décrire et d'interpréter une réalité qui en elle-même pouvait être abordée par plusieurs disciplines. Nous avons choisi de mener notre enquête d'abord sur la base de méthodes anthropologiques (interviews des voisins et des familiers du défunt, photos, mesure des chapelles, couleurs utilisées, emplacement, rites pratiqués, objets utilisés, etc.), ce qui nous a permis d'avoir une vision nette de la micro-culture funéraire dont les *capillitas* sont l'expression. Mais dans un second temps, nous avons examiné les mécanismes, dispositifs et opérations sémiotiques qui organisaient et articulaient l'expression de cette culture funéraire (langages, codes, opérations d'assertion, négation, pertinence, etc.). Grâce aux deux approches complémentaires du phénomène étudié, nous avons pu, d'abord, faire interagir deux visions, en percevoir les différences et les similitudes, et après avoir évalué celles-ci, nous avons pu tenter de les associer et de les intégrer dans une seule interprétation susceptible de satisfaire les deux points de vue. D'après notre expérience du terrain, nous pouvons dire que, finalement, c'est la dialectique entre *pratique* et *théorisation*, cet aller-retour entre action et rétroaction, appliqué sur le phénomène et sur la théorie, au milieu des contextes concrets, qui permet de faire émerger une vision transdisciplinaire, transcendant les limites disciplinaires. C'est ainsi que nous avons essayé d'ouvrir un *champ épistémique commun*, qui n'est ni celui de l'anthropologue ni celui du sémioticien, ou qui, en d'autres mots, est simultanément anthropologique et sémiotique. Sans ce champ épistémique commun, notre analyse, et surtout notre interprétation, de cette pratique funéraire aurait été incohérente et très partielle.

Sans doute, cette élucidation des procédés, dispositifs et opérations sémiotiques grâce auxquels le sens – et non seulement le signifié – est construit, contribuera à élaborer des interprétations plus viables, plus crédibles et plus cohérentes des objets que l'on tente de connaître, et permettra au chercheur de communiquer ce savoir de façon plus intelligible.

La recherche de ce champ épistémique commun va au-delà des capacités heuristiques dont l'anthropologie et la sémiotique ont jusqu'à présent fait preuve. Il faut donc développer leur capacité épistémologique, qui doit

s'exprimer en pratiques interdisciplinaires, et encore mieux transdisciplinaires. Si la coopération interdisciplinaire a déjà permis d'engranger des résultats incontestables, il faut à présent avancer vers des intégrations transdisciplinaires, où théorie et méthodes peuvent non seulement s'articuler l'une à l'autre mais s'intégrer dans une seule et unique expérience heuristique.

4. Le vécu et la sémiotique

Depuis les travaux anthropo-sémiotiques de Lévi-Strauss jusqu'à ceux de Kohn, on a vu se déployer un énorme effort, pratique et théorique, sur le terrain comme dans le laboratoire, pour construire et développer ce que j'ai appelé un *champ épistémique commun*. Mais dans son *Anthropology of Life*, Kohn a élargi de façon substantielle la portée et les possibilités heuristiques et épistémologiques de l'entrecroisement entre anthropologie et sémiotique ; il propose en effet, à partir de son travail de terrain en Équateur, d'aller au-delà de ce qui est humain pour inclure dans le propos les sémiotiques du non-humain : « Mon objectif [...] est de suivre ethnographiquement les interactions homme-animal qui se déroulent autour d'un village particulier de la Haute Amazonie équatorienne et de les penser en termes de cadre sémiotique qui dépasse l'humain » (2007, p. 5). Cet objectif est basé sur un postulat : « L'origine de la vie – tout type de vie n'importe où dans l'univers – marque nécessairement l'origine de la sémiotique » (2007, p. 6).

Le concept fondamental dont il faut tenir compte dans une approche transdisciplinaire, c'est le concept de sémiotique, car c'est lui qui exprime le phénomène de base de toute culture, qu'elle soit le produit d'organisations humaines ou non-humaines. Munis d'une vision sémiotique – soucieuse de ne pas seulement décrire le sens, mais aussi de savoir comment et pourquoi un phénomène quelconque signifie ce qu'il signifie –, nous pourrions traverser les frontières, réelles ou imaginaires, que les taxonomies disciplinaires ont créées. Comme Kohn le note :

La vie est constitutivement sémiotique. C'est-à-dire que la vie est, de part en part, le produit de processus de signes [...]. Sémiotique (la création et l'interprétation des signes) imprègne et constitue le monde vivant, et c'est à travers nos propensions sémiotiques partiellement partagées que les relations multi-espèces sont possibles, et aussi analytiquement compréhensibles. (2013, p. 9, notre traduction)

Si le vécu est le produit des multiples voies de la sémiotique (ou des processus de construction du sens), alors il faut, dès le départ de la quête des formes de production des sens, se doter d'une vision générale où les méthodes, aussi bien anthropologiques que sémiotiques, seraient capables de conduire vers des analyses et des interprétations ayant non seulement une forte cohérence interne, mais aussi une cohérence externe ; c'est-à-dire où les corrélations

entre textes et contextes s'articulent de façon à faire justice interprétative à notre objet d'étude.

En élargissant le concept d'*interprétant* élaboré par Peirce, on peut proposer deux voies de construction heuristique et épistémologique. Celles-ci viseraient non pas l'interprétant lié à un signe, mais bien un modèle d'interprétation générale d'un phénomène du monde. Selon la première voie, anthropologie et sémiotique, chacune de son côté, auraient la tâche d'élaborer un interprétant général du phénomène étudié et, dans une seconde étape, anthropologue et sémioticien travailleraient à la construction d'un interprétant général capable de réunir les deux visions interprétatives en une seule. La première manière de procéder correspondrait à l'*interdisciplinarité*. La seconde voie de recherche, qui correspondrait à la *transdisciplinarité*, devrait partir d'une seule démarche autant théorique que conceptuelle et méthodologique ; une démarche menée en commun, où anthropologie et sémiotique élaboreraient dès le départ une conception unique, permettant des stratégies de recherche communes qui conduiraient donc à des résultats communs.

5. Conclusion

Pour conclure, on peut affirmer que les rapports entre anthropologie et sémiotique ont déjà largement dépassé les stades de la rencontre multidisciplinaire et de l'interdisciplinarité : une troisième étape s'est ouverte, celle de la transdisciplinarité, où les deux disciplines, en partageant un champ épistémique commun, se sont mises à même de rendre compte des phénomènes sociaux et humains aussi bien que naturels et formels. Les efforts pour construire ce champ épistémique commun se vérifient à la fois dans la théorie et dans la pratique : deux phases entre lesquelles on observe un constant aller-retour dialectique, qui permet d'étoffer les interprétations et la connaissance des phénomènes du monde vécu.

Ces phénomènes sont si vastes et si complexes que les approches unidisciplinaires n'en permettent que des résultats limités, partiels, incomplets. Dès lors, la construction du champ épistémique commun requiert la constitution d'une communauté épistémique, où anthropologues et sémioticiens pourront partager des conceptions, des théories et des méthodologies, mais aussi et surtout des expériences situées, sur lesquelles ils seront à même de réfléchir ensemble, à chaque stade de la recherche. Bien entendu, cela « implique que les rapports qui règlent et les normes qui régulent cette communauté se trouvent engagés dans les procédures de formation des connaissances » (Dell'Omodarme, 2014, p. 3). N'ayant pas la prétention à la « connaissance universelle », sémioticiens et anthropologues, tout en revendiquant leur identité propre, pourront se retrouver humblement, sur le terrain, pour aborder la complexité des phénomènes du monde vécu.

Références bibliographiques

- Biglari Amir (dir.), 2018, *La Sémiotique en interface*, Paris, Kimé.
- Brandt Per Aage, 2018, « Qu'est-ce que la sémiotique ? Une introduction à l'usage des non-initiés courageux », *Actes Sémiotiques*, n° 121, disponible en ligne.
- Calame Claude, 2002, « Interprétation et traduction des cultures », *L'Homme*, n° 163, p. 51-78, disponible en ligne.
- Chatenet Ludovic, Di Caterino Angelo, 2020, « L'Horizon sémiotique de l'anthropologie : paradoxes du "tournant ontologique" », *Actes Sémiotiques*, n° 123, disponible en ligne.
- Darrault-Harris Ivan, 2009, « La Rencontre Greimas/Lévi-Strauss : une convergence éphémère ? », *Actes Sémiotiques*, n° 112, disponible en ligne.
- Debord Guy, 1967, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard.
- Deely John, 1990, *Basics of Semiotics*, Bloomington, Indiana University Press.
- Dell'Omodarme Marco Renzo, 2014, *Pour une épistémologie des savoirs situés : de l'épistémologie génétique de Jean Piaget aux savoirs critiques*, thèse de doctorat, Paris, Université Panthéon-Sorbonne, disponible en ligne.
- Eco Umberto, [1962] 1979, *L'Œuvre ouverte*, Paris, Le Seuil.
- Finol José-Enrique, 2011, « Antropo-Semiótica de la muerte: fundamentos, límites y perspectivas », *Avá*, n° 19, p. 229-255.
- Finol José-Enrique, 2012, « Semiótica Narrativa: el modelo actancial y la lectura ideológica de la publicidad y los mass media ». Conférence. Quito, Consejo de Regulación y Desarrollo de la Información y Comunicación.
- Finol José-Enrique, 2021, *On the Corposphere: Anthro-Semiotics of the body*, Berlin, De Gruyter.
- Finol José-Enrique, Finol David Enrique, 2009, *Capillitas a la orilla del camino: una microcultura funeraria*, Maracaibo, Universidad del Zulia.
- Fontanille Jacques, 2020, « Les types thématiques des schèmes de la pratique et la topologie anthropo-sémiotique », *Actes Sémiotiques*, n° 123, disponible en ligne.
- Fontanille Jacques, Couégnas Nicolas, 2018, *Terres de sens : essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.
- Geertz Clifford, 1973, *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, Inc.
- Greimas Algirdas Julien, 1966, « Éléments pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », *Communications*, n° 8, p. 28-59, disponible en ligne.
- Greimas Algirdas Julien, 1976, *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Le Seuil.

- Greimas Algirdas Julien, Courtés Joseph, 1979, *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- Groupe μ , 2015, *Principia semiotica*, Bruxelles, Les impressions nouvelles.
- Haidar Julieta, 2003, « Las propuestas de Lotman para el análisis cultural y su relación con otras tendencias actuales », *Entretextos*, n° 2, disponible en ligne.
- Klinkenberg Jean-Marie, 2018, « Sémiotique et sociologie », *La Sémiotique en interface*, Biglari Amir (dir.), Paris, Kimé, p. 69-98.
- Kohn Eduardo, 2007, « How Dogs Dream: Amazonian Natures and the Politics of Transspecies Engagement », *American Ethnologist*, vol. 34, n° 1, p. 3-24, disponible en ligne.
- Kohn Eduardo, 2013, *How Forests Think: Toward an Anthropology beyond the Human*, University of California Press, Berkeley/Los Angeles.
- Lotman Youri, [1984] 2005, « On the Semiosphere », *Sign Systems Studies*, vol. 33, n° 1, p. 205-229.
- Mathé Anthony, 2011, « La sémiotique de terrain aujourd'hui, enjeux et propositions », *Communication et organisation*, n° 39, p. 95-110, disponible en ligne.
- Mertz Elizabeth, 2007, « Semiotic Anthropology », *Annual Review of Anthropology*, n° 36, p. 337-353, disponible en ligne.
- Oliveira-Verger Christelle, Di Caterino Angelo, 2017, « Sémiotique et anthropologie : un retour vers le futur ? », *Entornos*, vol. 30, n° 1, p. 15-24.
- Peirce Charles Sanders, 1931-1958, *Collected Papers*, 8 volumes, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- Piaget, Jean, 1972, « The Epistemology of Interdisciplinary Relationships », *Interdisciplinarity: Problems of Teaching and Research in Universities*, Paris, Organization for Economic Co-operation and Development, p. 127-139,
- Sebeok Thomas, 1976, *Contributions to the Doctrine of Signs*, Bloomington, Indiana University Press.
- Sedda Franciscu, Padoan Tatsuma, 2018, « Sémiotique et anthropologie », *La Sémiotique en interface*, Biglari, Amir (dir.), Paris, Kimé, p. 37-68.
- Singer Milton, 1984, *Man's glassy essence: Explorations in Semiotic Anthropology*, Bloomington, Indiana University Press.